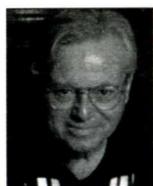


Né à Bruxelles en 1939, Patrick Virelles a longtemps travaillé dans le monde culturel. Il vit aujourd'hui à Dailly.



© Marc Basseur

Du même auteur:

Peau de vélin

Belfond, 1993; La Renaissance du Livre, 2002

Les grilles du parc Monceau

Verticales, 1998

Les pigeons de Notre-Dame

La Renaissance du Livre, 2001

Le prose en 555 variations

Le grand miroir, 2004

Un puma feule au fond de ma mémoire

Labor, 2004



La boule de bleu

Patrick Virelles



Ce matin-là, en dépouillant son courrier, Frédéric découvrit une enveloppe à l'en-tête de l'Échevinat de la Culture de Mons. Il ignorait à cet instant que le libellé de l'invitation qu'elle contenait allait réveiller son passé, ce passé qu'il croyait avoir définitivement enterré en même temps que ses parents, tous deux disparus dans un accident de la route alors qu'il avait à peine seize ans.

Le carton qu'il en retira l'invitait à une rencontre avec une demi-douzaine d'écrivains hennuyers dans un établissement du centre ville à l'enseigne insolite : *Boule de bleu...*

Boule de bleu... Il y avait des lustres qu'il n'avait plus entendu cette expression ! Cela remontait à sa petite enfance, lorsque sa mère l'envoyait chez le droguiste : « Va vite m'acheter des *boules de bleu* chez monsieur Mathy, mon chéri, je vais tomber à court. Tu lui diras que je passerai le payer demain. » Et il faisait diligence pour rapporter à sa mère ces petits sachets de tulle ajouré renfermant ce précieux *bleu anglais* avec lequel, autrefois, on azurait le linge de maison, lequel, lavé avec cet adjuvant, acquérait le blanc bleuté des yeux d'enfants, ce blanc précieux de la fine porcelaine anglaise.

Boule de bleu... Ces quelques mots avaient réveillé de manière inopinée un passé qu'il pensait avoir définitivement caviardé de sa mémoire pour y enfouir ses parents au plus profond, dans la cendre de l'oubli. Et voilà que, soudainement, ce passé lui remontait en tête comme si, telle une clé, cette formule, boule de bleu, avait ouvert un coffret de souvenirs qu'il croyait avoir cadencé et relégué à jamais dans le grenier des années mortes. Et ceux-ci affluèrent...



C'était chez ce même droguiste que son père s'était autrefois procuré un appareil fabuleux, plus fabuleux encore que son pistolet "cow-boy" au barillet chargé d'amorces qu'il faisait claquer par tout leur appartement en ouvrant largement les narines pour s'emplier les poumons de la virile odeur du soufre, appareil qui portait le curieux nom de *Fly-Tox*.

Constitué d'une sorte de grosse pompe à vélo montée perpendiculairement à un cylindre de la taille des actuelles cannettes de bière qui lui servait de réservoir, le tout d'un jaune moutarde, cet engin était une arme redoutable, chargée d'un gaz meurtrier, le D.D.T.

Son père lui en avait expliqué le fonctionnement avant de lui en confier la charge. Et Frédéric se souvenait qu'il s'acquittait de celle-ci avec un zèle assassin, pulvérisant à tout-va pour décimer les mouches, les moustiques et tous ces importuns ailés qui, l'été, profitaient des portes-fenêtres ouvertes sur le jardin pour s'introduire dans leur logement.

C'était chez ce droguiste encore que sa mère l'envoyait, aux premières jonquilles, acheter des boules de naphthaline, sortes de billes granitées, d'un blanc neigeux, grosses comme des cerises bigarraux, dont la forte odeur chassait les mites et que sa mère, au début du printemps, glissait dans les poches des vêtements d'hiver avant de les ranger dans une penderie réservée à cet usage.

Boule de bleu... Mais où se cachaient aujourd'hui les mites de son enfance? Et les doryphores qu'il traquait pendant la guerre? Et les hannetons qu'avec la cruauté inconsciente des enfants il perçait d'une aiguille reliée à un fil de soie pour s'amuser des figures aériennes que l'insecte condamné s'épuisait à tracer dans la roseur vineuse du soir en bourdonnant? L'homme éteignait-il les races animales les unes après les autres?

Et n'en allait-il pas de même avec certaines variétés de plantes? Car il prenait brusquement conscience de ce qu'une fleur avait aujourd'hui dis-

paru de l'habitat pourtant le plus commun de nos contrées, les prés. Dans ces prés, où il aimait autrefois gambader, le bleuet, la pâquerette et le coquelicot arboraient jadis le drapeau français. Il n'en allait plus de même aujourd'hui: le bleuet manquait tristement à l'appel.

Boule de bleu... Le hanneton, c'étaient ses petites cousines du Brabant flamand qui lui avaient appris qu'on pouvait en jouer comme d'un cerf-volant.

Dans leur campagne de terre grasse où l'on cultivait la pomme de terre *bintje* et la betterave sucrière, où les hommes mâchaient la chique de tabac dont ils tiraient une essence noirâtre qui, mélangée à leur salive, donnait un jus âcre dont, d'un crachat précis, ils convulsait les limaces, et où les femmes, à vêpres, coiffaient de leur ample jupe le fond paillé des chaises de l'église, bien aises de pouvoir concilier leur devoir religieux avec le repos de leurs jambes gonflées et lourdes des travaux du jour, dans cette campagne où ses tantes barattaient la crème pour la transmuier en de grosses mottes d'un beurre bouton d'or à la saveur nonpareille dans lesquelles Frédéric piochait pour en tartiner un pain blond à larges mailles que les mères sanctifiaient d'une croix tracée au couteau et que les enfants nappaient d'une compote de rhubarbe encore tiède, dans cette campagne aux couleurs du bonheur, on ne connaissait ni le *Fly-Tox* ni la *boule de bleu*.

Pour les mouches, on les piégeait avec des attrape-mouches, longs serpentins de papier gluant que ses tantes accrochaient aux arabesques de cuivre des lustres hollandais. Pour les moustiques et les araignées, on s'en accommodait. Le cheval subit le taon.

Quant au linge, une fois lavé, on le mettait à "herber" dans le verger où il prenait le soleil comme aujourd'hui les belles sur les plages du Midi. Le linge y gagnait naturellement en luminosité tout en s'imprégnant des senteurs des herbes et des fleurs des prés.



Une phrase lui revint à l'esprit, une réplique d'une pièce de Jean Sigrid, autrefois vue au Rideau de Bruxelles, *L'Auto-stoppeur*, où Mona, la mère, s'exclamaît : « Les plus beaux mots de la langue française, pour moi je vais vous dire ! c'est : "linge de maison", c'est "lessive" ! c'est "repassage"... » À l'époque il avait trouvé cette réplique d'une désolante platitude ; aujourd'hui son évidence s'imposait à lui en même temps qu'il lui semblait retrouver la mémoire d'un parfum d'autrefois : celui du linge, préalablement humecté, qui chuintait en fumant légèrement sous le glissement du fer à repasser, et qui lui écarquillait les narines.

Boule de bleu... Frédéric se rendait soudain compte de ce que ce passé qu'il avait voulu effacer de sa mémoire était une part essentielle de son présent, qu'il lui donnait ses couleurs, ses saveurs et son relief. Il retrouvait ainsi la mémoire de poires fondantes dont le sucre lui dégoulinait le long des babines, de chairs cousines entrevues et approchées sous le linon, du givre qui dessinait des fleurs au point de croix sur les vitres des fenêtres à meneaux, de l'encens suffoquant de l'église du village, du tau-reau chevauchant la vache sous le regard et les commentaires égrillards de leurs propriétaires, du ruisseau qui serpentait en contrebas de la ferme de son oncle Maurice, où il pêchait le gardon avec une épingle de sûreté nouée à une ficelle et avec des tronçons de lombric pour appâts...

Boule de bleu... Et comme le mot "boule", en Belgique rurale, désigne un bonbon, déboulait soudain dans son présent le *bollewinkel* de son enfance. C'était ainsi qu'on appelait le seul commerce du village de ses cousines. Un invraisemblable étalage où l'on trouvait de tout dans un invraisemblable bric-à-brac. Outre l'assortiment des bonbons, on y découvrirait des bottes et des sabots, de vraies cannes à pêche, de hauts sacs de jute remplis de farine blutée, des touries d'eau de Javel, des pains de savon de Mar-

seille, du café en grains, du macaroni en vrac, des cubes de bouillon *Kub*, des boîtes de corned-beef, des pains de sucre chemisés du même papier bleu dont on recouvrait les cahiers à chaque rentrée scolaire, des genièvres hasseltois, des casiers de bière de table *Piedboeuf*, des colifichets, des corsets rose malade fermés par une multitude d'agrafes, des tabliers à fleurs et des chapeaux de paille, des boîtes d'allumettes *Union Match*, des chapelets et des crucifix, l'almanach des saisons du *Boerenbond*, du papier à écrire, des cartes postales « fantaisie », des crayons de la Croix-Rouge, du tabac de la Semois ensaché dans des cornets de papier fort couleur chamois...

Mais, à cette lointaine époque, seul le rayon des friandises préoccupait Frédéric. Car chez Madame Frida – tel était le nom de la tenancière de ce souk villageois – on trouvait des sucreries comme façonnées dans les cuisines du palais des *Mille et une nuits* : des rubans de réglisse lovés en rouleaux serrés que ses petits camarades d'école, à Bruxelles, désignaient sous le nom de *lacets*, des cônes de pâte rouge cerise que sa Grand-Mère appelait des cuberdons et sa mère des chapeaux-de-curés, des berlin-gots poisseux et versicolores contenus dans de grands bocaux de verre, des sachets d'une poudre blanche acidulée qui piquait délicieusement la langue au point de vous tirer les larmes des yeux, des sucettes lancéolées goût citron ou orange, des pastilles à l'anis, des gommes élastiques aux couleurs pastel roulées dans un sucre cristallin, des *diabes*, caramels noirâtres et durs à s'y casser les dents, qui étaient vendus à la pièce, mais qui « vous dureraient longtemps », de fondants toffees hollandais, de la pâte de guimauve, des boîtes de cachous, des *babelutttes*, bâtonnets de sucre d'orge de toutes tailles et de goûts divers qu'on ne trouve plus aujourd'hui que dans certaines boutiques spécialisées de la mer du Nord, de minces plaquettes de chocolat *Nestlé*, qu'il dépiautait religieusement de leur emballage rouge carmin afin de préserver les chromos qui les doub-laient, chromos que Frédéric se souvenait avoir



recherché avec une passion de philatéliste et dont, à la récréation, il échangeait les doubles avec ses condisciples pour de nouvelles images manquant encore à sa collection...

Sur le comptoir de Madame Frida trônait également, et le fascinait, un négillon de plâtre peint, le cheveu crépu gominé au *Zébra*, le sourire astiqué au *Gibbs*, la casaque rouge *Ripolin*, qui serrait entre ses cuisses une tire-lire en forme de tam-tam. Pour une pièce de vingt-cinq centimes il hochait la tête avec les remerciements des missionnaires du Congo. Pour un bouton de culotte aussi.

Boule de bleu... Sa mémoire régurgitait dans la foulée le film des fêtes de première communion de ses cousines, avec celles-ci attifées comme de jeunes mariées, ses oncles le cou engoncé dans un faux-col amidonné, ses tantes empêtrées de dentelles qui les faisaient ressembler à des abat-jour Napoléon III, le curé, béat, rougeaud, suant, carré dans son fauteuil comme une noix de veau sur un lit de choucroute. À toutes les tables, ça se gobergeait sans retenue, ça bâfrait en se saucant le plastron, ça éclusait son vin à grandes lampées.

Vers les cinq heures, ses oncles et les fermiers de sa parentèle quittaient l'assemblée pour chausser leurs sabots et aller traire les vaches. Puis revenaient, leurs pieds à nouveau serrés dans leurs vernis à en faire péter les lacets. Alors, les hommes, la veste tombée, attaquaient "le sérieux" en faisant claquer leurs bretelles sur leur poitrail. Ses oncles sortaient les alcools forts et les coffrets de cigares hollandais aux bagues rutilantes, ses tantes garnissaient les tables de tartes au fromage larges comme des roues de charrue, et le curé, repu, ronflait à rendre jalouses ses grandes orgues. Bacchus y retrouvait les siens et Dieu, comme à son habitude, fermait les yeux.

Il en allait de même les soirs d'enterrement. Frédéric se souvenait ainsi avoir vécu sa première cuite à celui de son grand-père, saoulé au triple-sec par les fermiers hilares qui se moquaient de ce petit citadin



qui parlait une langue autre que la leur et qui ne savait pas tenir l'alcool...

Boule de bleu... Comment se faisait-il que ces trois petits mots aient éveillé en lui une telle résonance? Une telle déferlante de souvenirs? C'était comme si sa mémoire, soudain, avait exhumé de son passé des photos qu'il croyait avoir déchirées.

Sur l'une d'elles il se revoyait, fièrement campé sur ses sept ans, en tenue de mousquetaire, dans l'appartement de sa Grand-Mère, un soir de Noël, à côté d'un sapin monumental enrubanné de cheveux d'ange, et qu'un cent de bougies piquetaient d'un cent d'étoiles. Outre la panoplie qu'il arborait, les autres jouets dont il se souvenait avoir calligraphié la liste que ses parents avaient postée au *Père Noël*, *Le Ciel*, *Poste restante*, figuraient à ses pieds: un manège et un cirque en bois, ce dernier avec sa ménagerie au grand complet, son tigre, son éléphant, son dromadaire et ses chevaux blancs au licou d'or dressés sur leurs jambes arrière, un grand album de *Babar*, un fusil à bouchons et une superbe poupée à l'abondante chevelure noire, aux yeux bleus papillonnants, habillée d'une liliale robe de mariée. Car, son souvenir disait vrai, il avait bel et bien émis le désir de posséder une telle poupée. En précisant qu'il ne voulait à aucun prix d'une blonde. Et, son passé interrogeant son présent, Frédéric se demandait pourquoi, aujourd'hui encore, il avait toujours refusé le moindre crédit amoureux aux blondes. Parce que les charmes de la noire Milady lui avaient d'emblée semblés plus sulfureux, et donc plus attrayants, que ceux de la blonde Constance Bonnacieux? Et pourquoi le jeune mousquetaire qu'il était à l'époque, viril comme pas deux, avec son fleuret à la hanche et son fusil à bouchons, avait-il fait choix d'une poupée comme jouet, et d'une poupée en appareil nuptial? Était-ce en souvenir de ses petites cousines des Flandres en tenue de communiantes? Avait-il réellement rêvé de marquer de trois gouttes de sang leurs dentelles virginales?



Frédéric s'ébroua, gagna son bureau, s'assit à sa table de travail, prit une page blanche, la coiffa du titre qui s'imposait :

LA BOULE DE BLEU

et commença :

*J'irai un soir par les grands terrains vagues de ma mémoire
fouiller les débris de mon enfance
pour retrouver ma "Rosebud"
et la poupée de mes sept ans
dont je troussais le fouillis de dentelles
pour en percer le secret...*

inédit

Copyright: Patrick Virelles

Graphisme: Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable: Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2004

